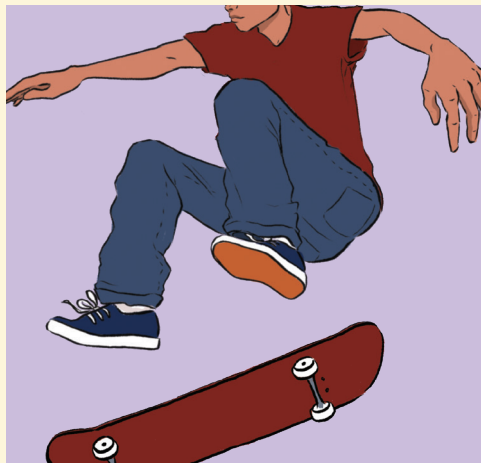


SIMONE CUMYN ADAM



CHARLIE

1



LA BAGNOLE

CHARLIE 1

SIMONE CUMYN ADAM

La Bagnole

1

MARS, DANS UNE CABINE DE TOILETTE DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

J'ai toujours trouvé qu'une cabine de toilette, c'est le meilleur spot au monde.

Dès que je fais glisser le loquet de la porte, je me sens apaisée. Le temps s'arrête. Mon cœur ralentit. Ma respiration aussi. bercée par la mélodie du séchoir à mains et des gouttes obstinées du robinet, j'oublie les travaux à remettre, les compétitions de natation, les répétitions de trompette.

Entre les quatre murs étroits de ma cabine, je suis à l'abri des regards.

Personne peut me juger.

Ici, je suis libre de sortir mon miroir de poche pour scruter longtemps les traits de mon visage, mon toupet emmêlé, mes yeux verts, mes pommettes

saillantes, mes lèvres en cœur. Parfois, je me trouve belle, pis d'autres fois, je fais une fixation sur mes défauts.

Ici, personne peut me juger, sauf moi.

Ma mère trouve qu'à quinze ans, je suis trop jeune pour me maquiller. Apparemment, à force de me mettre de l'ombre à paupières pis du blush, je pourrais pogner de quoi, genre un virus de la haine de soi. J'abuserais de ma crème hydratante teintée et hop, je deviendrais incapable de sortir de chez moi sans être maquillée. *Pourtant*, comme elle aime me le répéter beaucoup trop souvent, *je suis tellement belle au naturel...* Avec ma mère, c'est toujours la même cassette : « Charlie, quand t'auras dix-huit ans, tu feras tout ce que tu voudras ! » Mettons que j'ai pas mal hâte d'avoir dix-huit ans. Mais en attendant, si elle pense que je vais me priver de mascara...

Pour pas qu'elle se doute de quoi que ce soit, je pars de la maison le visage débarbouillé. Aussitôt arrivée à l'école, je longe le corridor de l'entrée principale et me faufile dans les toilettes à côté du secrétariat. Ni vu ni connu, je sors ma petite trousse à paillettes de ma sacoche en jeans. Deux traits d'eyeliner, quatre balayages de mascara, une couche de gloss, un « t'es ben belle, Charlie » plus

ou moins senti, pis j'atterris derrière mon pupitre juste avant la cloche du premier cours.

C'est aussi dans une cabine de toilette que j'enlève mon maillot de bain après mes entraînements de natation. J'aurais ben trop honte de me déshabiller devant tout le monde... Les vieilles madames, elles, ça n'a pas l'air de les déranger. Elles enlèvent leur maillot au beau milieu du vestiaire. Passent un quart d'heure dans le sauna, les jambes écartées. Prennent leur douche à poil, le rideau ouvert. Sèchent leurs bigoudis, crèment leurs jambes... Pis finalement, elles enfilent leurs bobettes parachutes beiges, leurs immenses brassières de soie pis leurs longues robes de coton blanc.

Je comprends pas pourquoi c'est à cet âge-là qu'on arrête d'être gênées. L'âge où on est toutes pendantes pis toutes fripées. Comme si un déclic se faisait à soixante-cinq ans, en même temps qu'on reçoit sa carte de l'âge d'or pis les rabais qui y sont associés. J'aimerais ça, moi aussi, avoir ma carte de membre au Club des personnes bien dans leur corps.

Une cabine de toilette, ça peut aussi servir de refuge pendant les cours plates. Ma meilleure amie Alice pis moi, on est dans la même classe en anglais. Cours plate s'il en est un. Généralement, après

avoir passé une demi-heure à bâiller, à se tourner les pouces pis à tomber dans la lune, on a notre dose. Un petit coup d'œil pis on se comprend. C'est Alice qui lève la main en premier : «*Excuse me, Mister Beaudoin, may I please go to the restroom¹ ?*» La plupart du temps, le prof la laisse partir sans faire d'histoires, mais parfois il lui demande d'attendre à la fin du cours. Quand il fait ça, Alice a juste à jouer la carte des menstruations : «*It's because, it's that time of the month²...*» À tous les coups, le prof rougit un peu, hoche la tête d'un air traumatisé et la laisse filer. Pour pas que ça ait l'air trop louche, je laisse passer quelques minutes avant de lever la main à mon tour, et d'expliquer à Mister Beaudoin qu'une migraine impossible m'empêche de me concentrer pis que j'ai besoin des médicaments qui sont dans mon casier.

Derrière la porte barrée de la cabine, Alice pis moi, on peut enfin jaser en paix. On spéculer sur les profs qui se *datent* en secret pis on planifie un *sit-in* pour que la cafétéria soit zéro déchet. On en profite pour retoucher notre vernis à ongles pis pour se remettre une couche de gloss.

-
1. Excusez-moi, monsieur Beaudoin, est-ce que je pourrais aller aux toilettes ?
 2. C'est parce que je suis dans ma semaine...

J'ai toujours trouvé qu'une cabine de toilette, c'était le meilleur spot au monde, mais aujourd'hui, j'ai changé d'idée.

Aujourd'hui, j'aimerais mille fois mieux être pognée en cours d'anglais que d'être assise ici, sur le siège en plastique blanc d'une toilette jaunie de la bibliothèque municipale.

Aujourd'hui, je suis coincée dans une cabine de toilette pendant qu'à quelques mètres de moi, mon ex Mateo révise le théorème de Pythagore avec sa nouvelle blonde Chloé.

Ça fait qu'aujourd'hui, j'aimerais ça pouvoir tirer la chasse pis disparaître dans le tuyau avec l'eau qui tourbillonne. Je ferais mon chemin dans les égouts, je sais que c'est dégueu, mais je fermerais mes yeux pis je me boucherais le nez. Tôt ou tard, je me retrouverais dans le fleuve Saint-Laurent. Le courant m'entraînerait dans ses profondeurs. Je m'échouerais parmi les algues et les épaves. Ce qui serait mille fois mieux que d'être ici.

En attendant que mon ex apprenne à calculer la longueur de l'hypoténuse, ce qui est loin d'être gagné, je suis pognée dans ma cabine de toilette avec deux romans déjà lus, prêts à être retournés au comptoir du rez-de-chaussée.

2

MARS, QUELQUES HEURES PLUS TÔT

Faisons un calcul simple :

- Mateo pis moi, ça fait deux semaines qu'on a cassé.
- Mateo pis Chloé, ça fait deux semaines qu'ils sortent ensemble.

Deux moins deux, en maths, ça fait que je me sens comme un zéro. Résultat, j'ai le cœur en lambeaux, pis lui, il vit sa meilleure vie.

Alors, suivant la même logique, depuis deux semaines, j'ai :

- vidé quinze boîtes de mouchoirs ;
- bouffé une vingtaine de sacs de jujubes surettes ;

- regardé une dizaine de comédies romantiques québécoises ;
- *stalké* un million de fois les réseaux sociaux de Chloé ;
- écouté en boucle la chanson *deja vu* d'Olivia Rodrigo.

Tout ça en portant le long t-shirt troué que Mateo a oublié chez nous, pour renifler l'odeur de son savon à linge mélangée à celle de son déo pendant quatorze jours d'affilée.

Je suis à peine sortie de mon lit, sauf pour aller à l'école et faire pipi. Même que je me dis que je pourrais y rester toute ma vie. J'aurais rien qu'à déplacer ma commode à côté de la porte pour que mes parents puissent plus me déranger. Fabriquer un système avec une corde, une poulie pis une chaudière pour qu'Alice me ravitaille en sacs de chips et en pots de crème glacée par la fenêtre. Bye-bye les douches, le savon, le déo pis toute, je passerais mes journées emmitouflée dans les couvertes en jogging motté, le toupet gras, les yeux rouges, le nez morveux. Je tuerais le temps à checker des vidéos YouTube de *thrift store haul* ou de *make-up routine* pis des vieilles télé-réalités.

Je tomberais plus jamais en amour. Ça finit toujours mal *anyway*.

Mon plan de match s'en venait béton, ce matin, quand ça a cogné à la porte de ma chambre.

— Charlie... ?

Je savais ben que mon père serait le premier membre de la famille à tenter de m'approcher.

— Charlie, je sais que c'est difficile, je sais que t'es triste, mais il faut que tu sortes de tes couvertes, ma chouette. Va donc t'installer à la bibliothèque avec une bonne bédé, tu vas voir, ça va te changer les idées.

Pis moi, la niaiseuse, je me suis dit que c'est une bonne idée. Je me suis même dit que ce serait l'occasion de rapporter les deux *Heartstopper* que j'ai dévorés en quelques jours à peine pis d'emprunter le prochain tome de la série, alors oui, comme une niaiseuse, j'ai décidé de l'écouter.

Au lieu de prendre l'autobus, j'y suis allée à pied. Pis c'est vrai qu'avec mes écouteurs dans les oreilles pis la pluie qui tombait à grosses gouttes sur mon parapluie, je me sentais un peu mieux.

En passant les portes coulissantes de la bibliothèque, l'odeur de papier journal et de désinfectant m'a réconfortée. À ma gauche, une dizaine de personnes faisaient la file devant le comptoir des prêts pour emprunter ou retourner un livre.

Ça me tentait pas d'attendre debout, fait que j'ai grimpé les escaliers avec ma sacoche en jeans

débordante de livres en retard pis je suis allée m'échouer sur un sofa de la mezzanine, entre une plante verte pleine de poussière pis un présentoir de magazines. J'ai attrapé la première revue qui a capté mon regard, feuilleté les «tendances printanières» en surveillant la progression de la file des retours de temps en temps par la baie vitrée. C'est comme ça que je les ai vus arriver. Main dans la main.

Mateo pis Chloé, Chloé pis Mateo.

Mon cerveau est entré en mode survie. En moins de trente secondes, j'ai rassemblé écouteurs, iPhone, tuque, mitaines, parapluie, anorak et les ai foutus pêle-mêle dans ma sacoche. Sur la grosse adrénaline, j'ai scanné la pièce à la recherche d'un plan d'évacuation. Une trappe d'aération. Une alarme d'incendie. Un portail magique vers un univers parallèle où Chloé n'existerait pas. Quelque chose, n'importe quoi pour m'évader d'ici. En reculant un peu, ma sacoche (qui a la taille d'une poche de hockey tellement elle est pleine) a accroché la plante verte, qui s'est envolée avant de se fracasser par terre avec un bruit de pot cassé. Tout le monde s'est tourné vers moi. J'ai bredouillé un « oups » sans conviction à la bibliothécaire qui me faisait des gros yeux, me suis penchée pour l'aider à ramasser les morceaux de terre cuite comme si ça allait

effacer mon humiliation. Mais le temps pressait, je devais disparaître, alors j'ai couru en direction des toilettes des filles pendant que la dame grommelait des reproches *aux jeunes de nos jours*.

Pis c'est comme ça que je me suis retrouvée embarrée dans une cabine, le souffle court, le cœur presque aussi pesant que ma sacoche.

Le temps passe. Ma respiration se calme pis mon cœur retrouve son rythme normal. Ça fait une demi-heure que je suis enfermée ici quand la porte battante grince dans le silence. En dessous des parois de la cabine, je vois des espadrilles compensées, identifiables grâce à leur blanc immaculé, s'arrêter devant les lavabos.

Le bruit métallique d'une trousse qui se dézippe.

Le tintement boisé des pinceaux qui s'entrechoquent.

Bientôt, c'est un parfum tropical à la noix de coco qui vient me narguer les narines.

Le parfum de Chloé.

Elle reste là longtemps, à se maquiller. Je l'imagine retoucher le gloss sur ses lèvres parfaites, peut-être en pensant à celles de Mateo, pendant que moi, je me retiens de cligner des yeux trop fort, de peur qu'elle m'entende.

Le zip de sa trousse se fait entendre de nouveau. Sa main parfaitement manucurée la glisse dans le

tote bag de cuir qui gît à ses pieds. Le sac se soulève du sol. Je retiens mon souffle. Mon supplice tire à sa fin. Enfin, j'espère.

Mais plutôt que de franchir les quelques pas qui mènent à la sortie, ses espadrilles blanches se tournent vers moi.

— Y'a quelqu'un ? Ça va ? Ça fait longtemps que t'es là, je veux juste m'assurer que t'es correcte.

Nos regards se croisent par la craque de la porte...

Je suis faite.

— Charlie ? C'est toi ?

Me semble qu'il serait temps que les scientifiques de la planète mettent leur génie en commun pour inventer une porte de toilette sans craque. Plutôt que de gaspiller leur temps dans des recherches sur les bas orteils ou les lunettes à essuie-glace.

En attendant une révolution en ingénierie, j'accepte tristement mon sort et tire le loquet de la porte de ma cabine : j'y échapperai pas.

Chloé est toute en courbes dans ses jeans ceinturés pis son *body-suit* blanc. Les cheveux balayés d'un blond cendré qui fait rêver, les cils fraîchement courbés, la mine soucieuse, elle mord le rose brillant de ses lèvres. Mon ange gardienne tombée du ciel.

Qu'est-ce qui m'a pris de me pointer ici en joggings pis en coton ouaté ? À côté d'elle, j'ai l'impression d'avoir les racines huileuses, les pointes sèches, la peau boutonneuse, l'haleine fétide, les aisselles suantes pis le corps plat comme une planche à repasser.

— Qu'est-ce que tu fais là ? T'as la face toute rouge, est-ce que ça va ?

— Non... Je veux dire, oui, ça va...

Vite, trouver une excuse facile. N'importe quoi pour qu'elle me laisse tranquille.

— Je checkais mon cell. J'ai pas vu le temps passer.

L'écran de veille de mon téléphone s'allume alors que je l'agite en guise d'explication, affichant la vieille photo de Mateo pis moi en fond d'écran. Malaise. Chloé me dévisage d'un air sceptique, puis semble être frappée d'une illumination.

— *Oh my God*, t'es-tu venue te cacher ici pour nous éviter ?

La réponse que j'aimerais lui crier dans les oreilles, c'est : « OUI!!! Ben oui, Chloé, je me cache, OK ? Parce que figure-toi donc que j'ai pas envie de passer mon aprèm à te regarder frencher mon ex entre les rangées de livres ! »

Mais à la place, je reste muette pendant que le regard de Chloé passe de l'étonnement à la pitié.

— C'est vrai que ça doit pas être facile pour toi de nous voir vivre notre histoire d'amour...

— Ouais, ben c'est un choc, OK ? Un jour Mateo me fait une déclaration d'amour, pis le lendemain, vous vous promenez main dans la main.

— Écoute, je suis désolée, mais je croyais que c'était toi qui l'avais laissé...

Elle a raison. Ça n'a aucun sens d'avoir le cœur en miettes alors que c'est moi qui ai laissé mon ex. Sauf que justement, j'aurais jamais dû le laisser. C'était une erreur, une fuite par en avant, un *move* de poule mouillée. J'ai laissé Mateo plutôt que de m'ouvrir à lui. J'ai eu peur de me faire blesser.

Ce qui n'apaise en rien la douleur de le voir en couple avec la déesse de la féminité.

— C'est peut-être moi qui l'ai laissé, mais ça veut pas dire que ça me tente de le voir embrasser une autre fille dans ma face deux semaines plus tard.

— Ah...

Chloé a l'air triste pendant trois secondes, puis elle se reprend, en me flashant son sourire d'ange.

— Inquiète-toi pas, tu vas te faire un autre chum. Y'a plein de gars célibataires dans notre année.

Comment elle fait pour me tomber sur les nerfs chaque fois qu'elle parle ? Comme s'il y avait

d'autres poissons dans mon océan. Je l'avais trouvé, mon *goldfish*, avant de le laisser filer.

L'humiliation a assez duré. Ma sacoche géante sur l'épaule, je me dirige vers la sortie des toilettes.

— En passant, Charlie...

Je m'arrête, la main sur le battant de la porte.

— J'adore tes boucles d'oreilles. Où est-ce que tu les as achetées ?

— Nulle part, je les ai fabriquées.

— Trop belles.

Je quitte la bibliothèque en maudissant Chloé pis sa maudite gentillesse de fille parfaite qui trouve toujours le moyen de dire de quoi de fin, même quand elle pourrait juste se taire. Au moins, si elle avait été bête, j'aurais pu la haïr en paix.

Mais non. Elle est polie. Pis elle sent bon la noix de coco.

Comme si l'univers trouvait que j'avais pas assez souffert, à la première rafale de vent, mon parapluie s'ouvre à l'envers. Une vague de pluie me fouette la joue, pis je reste là, trempée, avec un parapluie pété dans les mains pis des livres en retard qui prennent l'eau.

3

SEPTEMBRE, SIX MOIS AVANT LE MALAISE DE LA BIBLIOTHÈQUE

C'était censé être notre histoire d'amour.

Mateo pis moi, moi pis Mateo.

Tout avait si bien commencé...

Septembre, premier jour où je mets les pieds à la polyvalente Rita-Letendre. Premier jour en secondaire trois. Premier jour de ma nouvelle vie.

Mes parents, mon frère et moi, on a déménagé à Québec pendant les vacances d'été. Dans mon ancienne école, à Rivière-du-Loup, on était trois cents en tout. Tout le monde se connaissait depuis la maternelle. Nos familles cordaient leurs roulottes dans le même camping, se retrouvaient à la piscine

municipale de Notre-Dame-du-Portage ou au Snack Bar D'Amours pour une poutine glacée. Ça donne le vertige d'entrer dans une grosse polyvalente, six étages, trois cages d'escalier, deux cents élèves par année. Des centaines d'inconnus qui rangent leurs manuels dans leurs casiers en se racontant leurs vacances d'été.

Cours de sciences et technologie en première période, pis j'ai aucune idée il est où, le local S-C202. La cloche va sonner d'une minute à l'autre, ça fait que j'accélère le pas en me maudissant d'être partie aussi tard de chez nous. J'ai mis trop de temps à choisir mon *outfit* de première journée. Ça servait à quoi de changer d'idée cinquante fois, si c'était pour revenir à mon premier choix? Jupe en jeans, *tank top* blanc, *choker* de perles multicolores, *loafers* à semelles compensées. Tout le monde sait à quel point la première impression est importante, ça fait que je voulais mettre toutes les chances de mon côté.

Sauf qu'arriver bien habillée, mais en retard et en sueur, c'est pas non plus une formule gagnante. Après trois escaliers, un tour d'ascenseur et huit allers-retours dans les deux mêmes corridors, je commence à paniquer.

Logiquement, il faut passer par le R pour se rendre au S, non? Alors si je descends d'un étage,

pis que je me dirige vers l'aile C en passant par le corridor A, pis que je prends l'ascenseur 3, je devrais arriver au S-C202. Rassurée, je pousse la porte battante de l'aile B avec un peu trop de vigueur, mais elle se bloque sur...

... un cri de surprise. Pis quelqu'un qui sautille sur place en massant le pied que je viens de cogner.

Souliers de skate. Pantalons en corduroy brun décoloré. T-shirt déchiré à l'épaule. Peau basanée, regard noir, lèvres charnues, cheveux ébouriffés. Ça fait même pas une heure que je suis arrivée pis j'ai déjà trouvé une façon de m'humilier devant le plus beau gars de l'école.

— *Oh my God, oh my God, oh my God.* Je suis tellement désolée.

Un sourire taquin lui perce la joue droite, puis, juste comme ça, il devient dix fois plus beau encore.

— Yo, pas de stress, la pressée.

— Scuse, je capote un peu, je trouve pas le local S-C202...

— Je peux peut-être t'aider ?

En marchant, il me dit qu'il s'appelle Mateo, que j'ai pas eu de chance avec le S-C202 parce qu'il faut prendre par un genre de passage secret par l'aile D pour s'y rendre, qu'il est en secondaire trois et qu'il

sait que moi aussi, parce que le cours de sciences et techno est juste donné aux trois. Quand je lui demande si les ailes sont en ordre alphabétique, il éclate de rire.

— Ben non, ça serait ben trop simple ! L'école, c'est fait pour te casser la tête.

J'aurais aimé avoir le temps de le questionner sur les profs les plus sévères et les repas à éviter à la cafétéria, mais on est déjà arrivés, pis la cloche a commencé à sonner. Ça fait que je lui dis juste qu'il va être en retard à son cours à lui. Il me flashe le même sourire effronté. Qui me fait craquer.

— J'arrive toujours en retard, les profs sont habitués.

Il s'éloigne d'un pas très relax malgré son retard, laissant derrière lui une odeur de forêt d'épinettes que je pourrais respirer à longueur de journée. Tandis que je m'assois derrière mon pupitre de retardataire, c'est-à-dire celui qui fait face à l'haléine de vieux café du prof dans la première rangée, la scène de notre première rencontre rejoue dans ma tête. C'est digne des comédies romantiques les plus quétaines sur Netflix.

Surtout, ne pas m'emballer. Rappeler à mon cerveau corrompu par Walt Disney que la vie n'est pas un film, que les princes charmants n'existent pas

dans la réalité pis que ce gars-là est complètement en dehors de ma ligue.

Deuxième période, cours de musique, local R-B100. Je m'accote au mur près d'un groupe qui attend devant la porte fermée. Au moins, j'ai trouvé le local à temps. Contrairement à la prof, qui arrive plusieurs minutes après la cloche, en brandissant son trousseau de clés. Elle est habillée toute en mauve, des leggings à la camisole de sport en passant par la monture de ses lunettes fumées. Se faufilant entre nous, elle raconte qu'elle revient tout juste d'une croisière *ma-gni-fi-que* sur la Méditerranée pis que c'était un cadeau de son chum actuaire, rencontré sur Tinder il y a quelques mois. Leur vol a été retardé, elle est sur le décalage horaire pis son réveil n'a pas sonné.

Clairement, elle aurait préféré rester sur l'eau, à surfer entre la piscine creusée et le casino. En allumant les lumières, elle pousse un gros soupir, dépose son smoothie sur le bureau, écrit «MADAME BILODEAU» au tableau, nous demande de nous installer en trois rangées et de sortir notre instrument.



**« FAISONS UN CALCUL
SIMPLE :**

**- MATEO PIS MOI, ÇA FAIT
DEUX SEMAINES QU'ON
A CASSÉ.**

**- MATEO PIS CHLOÉ,
ÇA FAIT DEUX SEMAINES
QU'ILS SORTENT
ENSEMBLE.**

**DEUX MOINS DEUX,
ÇA FAIT QUE JE ME SENS
COMME UN ZÉRO. »**

Charlie s'imaginait qu'un déménagement à Québec réglerait tout, comme par magie. Elle serait enfin une fille normale de 15 ans, qui brode des cerises sur ses jeans, jase avec Alice aux toilettes et flirte (un peu) avec un gars au regard profond.

Mais quand son ex, Mateo, s'affiche avec une autre deux semaines après leur rupture, tout explose. Elle ne devrait pas se plaindre, c'est elle qui a rompu après tout. Mais pourquoi, au juste ?

Entre secrets, souvenirs qui piquent et papillons au ventre, Charlie se lance dans une mission risquée : reconquérir Mateo. Ou peut-être juste se retrouver.

Simone Cumyn Adam a grandi à Québec, étudié à Montréal et vécu dans le Bas-Saint-Laurent. Elle travaille comme sexologue et psychothérapeute. Avec *Charlie*, elle allie littérature jeunesse et éducation à la sexualité.



ISBN 978-2-89870-005-7

